



EXTRA > MUROS

Bulletin de l'Association des Anciens Elèves de Saint-Martin

« La valeur infinie d'une âme d'enfant est l'une des valeurs essentielles pour une école » (Père Dabosville dans en famille)

Mai 2015

> **Éditorial**

Chers anciens de Saint-Martin

Voici un nouvel extra-Muros qui, je l'espère, vous donnera satisfaction. Jetez-lui un petit coup d'œil, pour être au courant des nouvelles essentielles ; ne l'enfouissez pas dans une pile qui sera vite recouverte....

L'envoi de notre revue deux fois par an aux 4600 anciens de Saint-Martin et à quelques anciens professeurs, est conditionné par deux événements importants : La fête de l'école et notre assemblée générale.

L'assemblée générale s'est déroulée dans d'excellentes conditions. Nous avons le plaisir et l'honneur d'accueillir notre nouveau supérieur général de l'oratoire le très révérend Père Picart -qui est lui aussi un ancien de Saint Martin (promotion 1982)- et le très révérend Père Bénéteau, ancien professeur à Saint-Martin et ancien supérieur général de l'oratoire. Ce dernier est actuellement à Saint Martin en tant que seule présence de l'Oratoire et membre du conseil de direction.

Tous deux ont pris la parole : François Picart nous a parlé de son propre parcours et nous a annoncé le départ du directeur de Saint-Martin dont le bilan est d'ailleurs fort satisfaisant.

Le Père Bénéteau nous a conviés à la fête de l'école qui se déroulera le jeudi 14 mai, jour de l'ascension. A cette occasion il fêtera ses 40 ans de sacerdoce. Son ordination s'est

déroulée en 1975 dans la chapelle de Saint-Martin.

Avant de passer à table dans la salle des députés chez « Françoise », nous avons présenté notre rapport moral et notre rapport financier qui ont été adoptés à l'unanimité. Ma fille Fabienne Lunel qui s'est déjà beaucoup investie dans notre association a rejoint le bureau. Le repas fut fort animé car les promotions 1982 et 1955 étaient venues en force.



Lors de la réunion du conseil d'administration qui a suivi, le président, le secrétaire et le trésorier ont été reconduits ; c'est à dire Jean-Pierre Lunel, Daniel Hemard et Nicolas de Maistre. C'est donc à nouveau moi qui suis Président mais je compte beaucoup sur notre équipe et en particulier sur Thierry Hamelin, nouveau poumon de l'association. C'est sous son impulsion que notre nouveau site a vu le jour. Nous espérons que les jeunes

promotions, friandes des réseaux sociaux, utiliseront ce moyen de communication pour nous rejoindre.

Vous savez que tout ce qui touche Saint-Martin et vous tous, anciens de notre chère école, me tient à cœur. Vous pouvez compter sur moi mais je compte aussi sur vous...

Jean-Pierre LUNEL
(Promo 1958)

Retrouvez votre association sur son nouveau site internet :

www.aesm.net

Extra-Muros est une publication de l'Association des Anciens Elèves de Saint-Martin de France - AAESM
1 avenue de Verdun - 95300 Pontoise Tél. : 06 74 50 09 01 - www.aesm.net - E-mail : jpall@free.fr

Directeur de la publication : Jean-Pierre LUNEL - Rédacteur en Chef : Jérôme TRILLOT

Imprimé sur papier 70% recyclé par BP Imprim (01 47 28 20 83) - ISSN : 0181-6756 - Dépôt Légal : Mai 2015

> Sommaire - Mai 2015

- | | | | |
|---|------------------------|----|--------------------------------------------|
| 1 | Editorial du Président | 11 | Nos associations : Saint Martin de Guaroua |
| 2 | Carnet des Anciens | 13 | 20 ans de vie à Saint Martin et après... |
| 3 | Mémoire d'Anciens | 16 | Appel de cotisation |

> Carnet des Anciens

Naissance :

Victoire née le 24 décembre 2014 fille de Jean-Charles Franoux (promotion 2003) et de son épouse

Mariage :

Stanislas Richet (promo 2003) avec Laura Nicodème le samedi 2 mai 2015

Décès :

Roland Valdevievre (promotion 1943) le 5 septembre 2014

Jean-Jacques Le Gal (promotion 1965) en décembre 2014

Bernard Py (Promotion 1942) en 2014

Littérature :

Trois jours en Angleterre L'amour secret du Docteur Roux, Roman de Pierre Henri Guignard paru chez L'Harmattan.

Pierre Henri Guignard (promotion 1974) est diplomate. Il a été ambassadeur au Panama et auprès des états américains à Washington. Aujourd'hui, au quai d'Orsay, il prépare la conférence sur les changements climatiques qui se tiendra à Paris fin 2015

Recherche :

Fabienne Lunel (promotion 1986) propose ses services pour des recherches généalogiques.
fonlunel@sfr.fr

> Fête de l'Ascension, fête de l'Ecole : rendez-vous à Saint Martin le jeudi 14 mai 2015

La fête de l'Ecole aura lieu le jour de la fête de l'Ascension, le 14 mai 2015.

A partir de 15 h 30, accueil à St Martin

A 16 h 45, messe célébrée par le Père Bététeau qui fêtera ses 40 ans d'ordination à la grande chapelle

A partir de 18 heures, concert et apéritif sur la pelouse du château

Vous êtes, évidemment tous bienvenus et le Père Bététeau sera particulièrement heureux de retrouver ceux qui étaient là il y a quarante ans, comme ceux qu'il a connu pendant ses années à l'Ecole, comme adjoint de Monsieur Ripoll à Martimprey (1971-1972), puis comme professeur d'histoire de 1974 à 1986.

Pour une meilleure organisation et surtout pour permettre de sympathiques retrouvailles, nous vous remercions de prévenir de votre venue (combien de personnes).

Merci aussi à tous ceux qui pourraient offrir vins, alcools, produits de bouche pour l'apéritif.

Vous pouvez joindre le Père Bénéteau au 06 08 98 97 29 ou par e-mail à l'adresse :
gerard.beneteau75@gmail.com

> Nouvelles d'Anciens

François Carpentier (Promotion 1955)

J'ai bien reçu Extra Muros de Novembre.

Numéro unique en son genre ! C'est la première fois que je découvre les trois Carpentier (Joseph, Paul et François) dans ses pages. Merci.

Heureusement Joseph et Paul ont été plus brefs !

Toutes mes félicitations à ta fille Fabienne pour l'histoire de l'Abbaye de St-Martin.

C'est très passionnant !

Jamais on ne nous a expliqué cela lorsque nous étions élèves !

Et puis on y apprend beaucoup de choses:

*le pourquoi de la présence de cette tour si ancienne au cœur de la Maison de l'Abbaye où je fis ma 1ère troisième;

*l'origine aussi de la foire de la St-Martin qui me fascinait quand j'étais gosse

*et puis les secrets de la Providence qui n'a pas voulu qu'un lieu d'où la prière de tant de moines monta vers le ciel, tombe en désuétude mais soit repris, revitalisé, par le Père Duprey, un oratorien (et quel Oratorien!) alors que le père De Bérulle avait déjà mis son empreinte autrefois. Le P. Duprey le savait-il quand il fit le choix de St-Martin pour faire son Collège ?

*Par contre, le puits dont Fabienne parle, avec ses deux margelles, je ne vois pas où il est.

Ce que je sais, c'est que sous la tour de l'Abbaye, il y a un petit oratoire où l'on peut descendre par un escalier obscur. Je suis souvent allé prier là. J'avais 14-15 ans: je savais que là je rencontrais Jésus. Je pouvais lui parler. Il m'écoutait. Un petit vitrail apportait un peu de lumière. Et petit à petit mes yeux s'habituèrent à l'obscurité. Ce lieu a joué un grand rôle dans ma vocation.

Fabienne pourrait-elle nous dire quand a été construite la maison autour de cette tour ?

Et puis nous faire maintenant l'histoire du Château ...

François omi

PS En pièces jointes mon AMIMOCAM 17 en PDF. Les nouvelles du Nord-Cameroun ne sont pas bonnes mais la foi de nos chrétiens tient bon! J'y repars début décembre.

C'est en 1930 qu'a été construite la maison autour de la tour. C'est la maison « Abbaye »

En 1671 Louis XIV nomma le cardinal de Bouillon abbé co-mandataire de l'Abbaye de saint Martin. Ce dernier fit construire un vaste château et

l'orangerie. C'est Le Nôtre qui vint en personne dessiner les jardins dans le parc. C'est le 8 juin 1929 que la société anonyme dite « Société immobilière de Saint-Martin de Pontoise » au capital de deux millions de francs, créée par Louis Thomassin, acheta le château à la famille de Ronceray.

Actuellement ce sont les élèves de Malebranche qui vivent au rez-de-chaussée tandis que le premier étage est occupé par le bureau du directeur, ses secrétaires et la comptabilité

Tu ignorais les faits historiques. Sans le savoir les élèves de Saint Martin vivent dans des lieux chargés d'un passé passionnant.

Sans doute ignorent-ils la vie de Saint-Benoit, le destin d'Eric de Martimprey, l'importance de Malebranche, pourquoi le Morvan, la pommeraie, la cerisaie etc....

Il faudrait raconter aux élèves l'histoire de leur établissement... JPL

Jean-Pierre Flutre (promotion 1970)

Bravo pour votre constance dans la transmission des nouvelles des anciens et de l'actualité de l'école. Nous sommes des héritiers. La fidélité aux valeurs reçues n'est pas un devoir mais un droit qui fonde nos divers engagements dans ce monde si plein de dérision et de dévoiement.

Oui, je crois qu'au fil des années Extra muros reste fidèle à l'esprit que nous avons reçu. JPL

Eric Boyé (promotion 1984)

Toujours contente de recevoir ce bulletin, bien rédigé, très complet. Cela remonte le moral car il contient beaucoup de choses positives, utiles en cette période médiocre et morose.

Extra-Muros n'est pas qu'un bulletin de liaison et chacun peut y trouver un centre d'intérêt. Nous sommes heureux de savoir qu'il peut apporter du réconfort. JPL

Marc Belloy (promotion 1945)

Je n'ai passé qu'une année scolaire à Saint-Martin, écourtée du fait de la libération mais je conserve une immense reconnaissance à l'école et à ses « mentors » : Les révérends Père Duprey, Père Dabosville, Père Chrétien et surtout monsieur Bondat. Ayant perdu de vue la plupart de mes condisciples, je reste fidèle à l'association. Un grand merci aux responsables qui la soutiennent.

> Nouvelles d'Anciens

Les éducateurs que vous citez ont marqué des générations d'élèves. Merci beaucoup pour votre fidélité. JPL

Gérard Descrozailles (promotion 1950)

Tout témoignage de fidélité est la meilleure façon d'exprimer sa reconnaissance. C'est la raison pour laquelle je suis heureux de vous adresser ma cotisation annuelle.

Merci ! Si tous les anciens attachés à l'association cotisaient ! Nous savons bien que pour certains ce n'est que de la négligence... JPL

Pierre-Elie Borione (promo 1940) Jean-Claude Monti (promo 1972) Hervé Lefevre (promo 1953) Philippe Sala (promo 1957) Henri de Wailly (promo 1952) Alain Busnel (promotion 1963) Claire Boisramé, William Mialhe de Burgh (promo 1949) Guy Laroche-Joubert (promo 1952) René

Bartholoni (promo 1946) Etienne Rohart (promo 1957) Christian Robert (promo 1969) Louis Spitale (promo 1976) Jean-Claude Dumas de Raully (promo 1957) Robert Dot (promo 1954) Jean-Huyghes Despointes (promo 1944) Dominique Dacher (promo 1953) Philippe Hardy (promo 1982) David Malone (promo 1972) Alain Guillot (promo 1977) Claude Rigal (promo 1947) Sophie Gunnarsson (promo 1983) Michel Tassin (promo 1966) Bertrand Crocheton (promo 1979) ont joint à leurs cotisations un petit mot pour nous féliciter, nous encourager et même parfois pour nous encenser !

Nous sommes très sensibles à ces témoignages mais je constate que la promotion moyenne des anciens qui nous écrivent est de 1960.....comme celle des cotisants... JPL

> Mémoires d'Anciens

Aventures de Chocs de PARIS à LINDAU (Lac de Constance) à travers Rhin et Danube

(Sept.1944- Mai 1945, par le Caporal et/ou Général G. de Sesmaisons)

Suite à votre récent bulletin de l'association de novembre 2014 je désire vous donner de mes nouvelles.

Ayant préparé avec d'autres élèves à « la ferme » le concours de Saint-Cyr-HEC et ayant été admis à celui-ci, je me suis rendu, en septembre 1944 à Paris pour rejoindre les étudiants regroupés au lycée Janson de Sailly en vue de participer à la libération de la France occupée.

Les alliés, débarqués en Normandie le 6 juin 1944, progressent péniblement et lentement vers l'intérieur du Pays. A la corniche « Bournazel » de St Martin-de-Pontoise, les candidats cyrards, qui viennent de passer le concours unique avec leurs camarades H.E.C., très impatients de servir, s'interrogent sur la meilleure façon de participer à la libération du Pays : rejoindre Londres par l'Espagne, gagner un maquis de la Résistance ou guetter l'arrivée des unités françaises ou alliées pour s'y engager. Les choix seront variés.

Pour ma part, après diverses péripéties, j'arrive à Paris après la libération de la ville par la 2e D.B. du Général Leclerc et m'engage le 21 septembre

1944 dans le Bataillon FFI du lycée Janson-de-Sailly, dont une partie se trouve cantonnée rue de la Faisanderie dans le 16e Arrondissement.

Les premiers jours sont exaltants. Nous nous retrouvons entre jeunes de diverses origines mais à majorité d'étudiants et de citoyens, de Neuilly et du 16e Arrondissement : un peu cercle des « 200 familles »... Mais tous ont le feu sacré et ne rêvent que baroud, revanche, épopée et gloire après 4 années d'humiliations et de privations. Aussi, la désillusion s'installe-t-elle vite en constatant notre immobilité et notre désœuvrement, entrecoupés de « corvées », de gardes et de quelques séances de démontage du F.M. 24-29 sur le terrain de sports du Bois de Boulogne...

Si la 2e DB ne peut nous prendre collectivement et si les FTP du Colonel Rol-Tanguy ne veulent pas nous voir quitter Paris, nous rejoindrons discrètement la 1ère Armée du Général de Lattre de Tassigny, débarquée le 15 août en Provence et arrivée à Besançon. Les contacts sont pris. Un premier Bataillon a réussi à fuir en camions.

> Mémoires d'Anciens

Quand pourrons-nous faire de même, au risque d'être portés déserteurs ?...

Le jour si attendu arrive enfin, ou plutôt le grand soir... les conspirateurs se passent secrètement le mot d'ordre : rendez-vous ce soir Place des Ternes avec le minimum de barda. Arrivés à ce premier point, un peu émus, nous sommes dirigés par petits groupes sur la Porte de Charenton. En effet, les véhicules prévus ne pourront nous prendre dans Paris en raison des risques d'intervention des éléments FTP, alertés. Nous marchons toute la nuit en traversant Paris d'Ouest en Est pour atteindre à l'aube la porte de Charenton. Nous sommes fourbus et déçus : il n'y a pas de camions. Il faut continuer encore jusqu'à Bonneuil-sur-Marne. Harassés et frigorifiés après cette marche de 30km, nous nous reposons le long de la route, dans un petit bois, voilé par un léger brouillard. Enfin, les camions arrivent : après 2 jours de voyage sous la pluie en véhicules débâchés par Langres, Colombey et Gray, nous rejoignons la 1ère Armée du Général de Lattre qui nous accueille chaleureusement et nous dirige sur le camp du Valdahon.

Le Bataillon, aux ordres du Lt Colonel de Gayardon, est rapidement mis sur pied. Je suis affecté à la 1ère Compagnie du Capitaine de Fougerolles, section de l'aspirant Moussy. Dans de vastes et tristes bâtisses, nous occupons de grandes chambrées, sobres et froides, mais la chaleur de nos relations nous réchauffe.

Avec mes camarades tels que Bertrand Laroche, B. de Kermadec, Jacques Logeay, Emile Helle, Lucien Stalin, Claude Labouret, Renaud de La Genière, Y. Desbroise, Bordel, Carrel, Rideau, Boucard, nous formons des équipes soudées et pleines d'entrain. Certains, comme Boisseau et Faugeras, nous quitteront pour rejoindre directement Cherchell. L'entente n'est-elle pas de rigueur quand on occupe des lits à 2 étages, même si des farceurs s'amuse à mettre la literie en portefeuilles !

Je ne ferai qu'évoquer l'instruction militaire intensive des 950 hommes du Bataillon pendant quelques semaines : marches, ordre serré, maniement d'armes, de jour et de nuit, à toutes cadences (et même lente et très lente..), chants traditionnels (Le Madelon, les Africains..), tirs, services en campagne (voir sans être vu, bondir, ramper..), parcours du combattant, manœuvres en tous temps, sports, sous la conduite de l'ineffable Cdt Quinche et de ses moniteurs de Salambo !..

Les inspections et prises d'armes sont fréquentes. Le Général de Lattre, fier de ses jeunes recrues, ses « Marie-Louise », vient souvent nous voir avec diverses personnalités : le ministre Diethelm et le Maréchal Juin, le Général de Gaulle, Mr Churchill et sa fille Mary. La visite de Mr Churchill, le 14 novembre, s'avère particulièrement mémorable. Le temps est exécrable, il fait froid et la neige tombe abondamment. Mr Churchill, se tournant vers le Général de Lattre, lui demande avec un clin d'œil, entre 2 bouffées de son éternel cigare : « Vous n'allez tout de même pas attaquer avec un temps pareil ? » ; « certes non, Mr le Premier Ministre... » répond de Lattre.

Une semaine plus tard, alerte, c'est le branle-bas de combat. La 1ère Armée se bat à Belfort et se heurte aux Vosges, se préparant à entrer en Alsace. Le 21 novembre, tout le Bataillon embarque dans de longues colonnes de GMC et de dodges du Train. Il pleut. On chante pour dissiper une certaine appréhension, puis on somnole. Une première étape nous amène dans les usines Peugeot à Sochaux où le confort fait défaut.

Puis le 24, le Bataillon gagne Vescemont en bordure des Vosges, par Lure et Giromagny. Fatigués par une longue journée de préparatifs, nous nous endormons dans des granges pour être soudainement réveillés par des explosions aussi brutales qu'imprévues : il s'agit d'une batterie de 155mm, située à moins de 100m et tirant sur un ennemi à une douzaine de kms.

A chaque salve, des tuiles cassées nous tombent sur la tête mais nous nous rendormons tant nous sommes abrutis. La guerre est là, tout près ; l'ambiance se crée, le rideau va se tirer.

Le lendemain, 25 novembre, notre Bataillon, dans le cadre de la Brigade de choc Gambiez, est mis à la disposition de la 1ère D.F.L. Rassemblement par compagnies. Nous avons laissé nos sacs marins qui nous rejoindront plus tard : cela signifie, plus d'effets de rechange.

Nous enfilons nos boudins (toile de tente et couverture roulées) et vérifions nos fusils 36, cartouchières, bidons, rations en musettes : nous sommes prêts pour le combat.

Alors commence une longue, longue marche d'approche en colonnes par un. Nous traversons Gros Magny, Petit Magny, Etueffont où quelques allemands gisent morts à terre, témoignant de récents combats. Evitant Rougemont-le-Château non encore conquis, nous obliquons vers les premiers contreforts des Vosges. La 1ère Cie aborde le couvent de St Nicolas au pied de la

> Mémoires d'Anciens

montagne et fait halte. Des Sœurs distribuent des pommes et de l'eau.

La nuit est tombée. Alors commence une lente et pénible progression sur un sentier mal tracé escaladant la montagne à travers une sombre forêt de sapins. Les hommes sifflent pour ne pas se perdre, trébuchent, jurent ; puis un silence oppressant se fait sentir : malheur à celui qui se perdrait. Après une ascension difficile, la crête se trouve franchie à plus de 950 m d'altitude.

La descente n'est guère plus aisée. Vers 6h, la Cie arrive à Stocken, dans les faubourgs Sud-Ouest de Masevaux, perle alsacienne dans son écrin de montagnes. Les sections se glissent le long de l'usine cotonnière, près de la Doller.

Les premiers obus de mortiers ennemis commencent à tomber tandis que les commandos de choc s'accrochent avec les allemands au centre de la ville. La 1ère Cie reçoit mission d'occuper des positions sur la rive Est de la Doller. Notre section s'installe dans de petites fermes dominant la vallée. Les exploitants, craintifs mais heureux nous accueillent avec joie et nous soignent bien : omelettes au lard, kouglofs, etc. Pourtant 3 jours (26-28 novembre), notre temps se partage entre travaux défensifs, patrouilles, liaisons de ravitaillement et soutien des autres sections. Un obus explose sur notre toit, d'autres accompagnent les moindres mouvements de nos agents de liaison.

Un souvenir particulièrement pénible : devant notre position, un glacis descend doucement vers la Doller. Une patrouille de reconnaissance n'ayant rien dételé de suspect, la 1ère Section s'y engage sans méfiance. Au moment où sa tête atteint la rivière, des tireurs d'élite ennemis se révèlent sur la rive opposée et en quelques instants, une dizaine d'hommes tombent foudroyés, une balle en pleine tête (Wacremier, Lévis..). Les autres s'abritent dans les berges ou se replient ; plusieurs sont blessés. C'est un drame. Nous ne pouvons que les couvrir de nos feux et permettre leur récupération la nuit suivante, au clair de lune.

Le lendemain, devant nous, les légionnaires de la 1ère DFL arrivent par la route Lauw-Masevaux et dégagent les entrées de la ville. Les allemands se replient vers le Nord Est. Les fermiers alsaciens qui nous avaient si bien ravitaillés pendant ces 3 jours manifestent leur joie et toute la population nous accueille avec enthousiasme.

Nous apprenons que cette bataille a coûté 27 morts au Bataillon et que le Lt Cl de Gayardon, blessé, est remplacé par le Cdt Berger. Nous

célébrons cette première victoire par un brillant défilé devant le Général de Lattre qui nous regarde chacun les yeux dans les yeux.

Le 1er décembre, après 2 jours de repos chez l'habitant, les chocs, en liaison avec la 2e DIM, vont reprendre leur progression sur l'axe Masevaux-Bischwiller-Thann par le Col du Hunsrück (761m) et la route Joffre. C'est un terrain de montagne, couvert de forêts de sapins.

Dès le départ vers Bourbach-le-Haut, la route porte témoignage de durs combats : char ami calciné, véhicules et canons détruits. Il faut la quitter et marcher dans les bois sur des pentes abruptes. L'avance, très pénible, est ralentie par des feux de tireurs isolés et par des obus de mortiers qui éclatent en fusant dans les branches de sapin.

Il en résulte des « coups de hache » meurtriers. Un triste souvenir : le tireur du FM, Jean Fromentot, saisi d'un pressentiment insurmontable, déclare qu'il ne passera pas la journée. On essaie de le rassurer mais effectivement, un peu plus tard, un obus de mortiers le tue net.

Les nuits dans ce bois s'avèrent particulièrement dures. Nous construisons des abris de fortune avec de grosses pierres, des branches d'arbres et des toiles de tentes. Mais impossible de faire du feu : l'ennemi est trop près. Nous souffrons de maux divers : froid intense, gelures (pieds), nourriture glacée, manque de sommeil, angoisse de l'inconnu.

Nous poursuivons de jour notre progression jusqu'au col, obstrué par des abattis minés en travers de la route et empêchant l'avance des blindés. Nous amorçons la descente à travers bois vers Bitschwiller.

Je me souviens qu'étant voltigeur de pointe, j'aperçois soudain une branche de sapin qui se soulève au ras du sol. Je pointe mon arme : un allemand, transi de froid dans son trou individuel, se rend, les bras en l'air ; je récupère son armement : 1 pistolet-mitrailleur, 1 PA9mm, 1 Panzer Faust et des grenades ! De quoi arrêter un char et quelques fantassins, dont moi ! D'autres prisonniers sont également capturés dans leurs trous tandis que les obus de minenverger continuent leur ballet...

Le 6 décembre, le Bataillon relevé par d'autres unités revient à Masevaux d'où il est envoyé en repos bien mérité à Montbéliard. De là, il effectue divers déplacements : Masevaux (9 déc.), Esboz et Luxeuil (11 déc.), Briancourt (17 déc.), Conflans

> Mémoires d'Anciens

(18 déc.), Montbéliard (19 déc.).

Affecté avec ma Cie à la protection du QG du Général de Lattre à partir du 20 décembre, je me souviens particulièrement de la messe de minuit à laquelle j'assiste dans une chapelle de Montbéliard. L'offensive Von Rundstaedt en secteur américain vise Bastogne et des menaces graves pèsent sur Strasbourg. Le Général de Lattre, très préoccupé par cette situation difficile et dérangé à tout moment, est obligé de quitter la cérémonie avant sa fin.

Mais sa décision de garder la capitale de l'Alsace à tout prix se révèle déterminante.

A cette époque, le Bataillon réorganisé et re-complété, notamment par des FFI de la Brigade Alsace-Lorraine et par d'anciens chantiers de jeunesse, s'entraîne, sous l'autorité du Cdt Quinche, pour les futurs combats.

Participant à la sécurité des arrières de la 1ère Armée, il est amené à des actions de recherche de parachutistes allemands annoncés dans les bois environnants. S'agit-il de commandos, d'espions ou de leurres ? Pendant ces quelques jours de remise en forme, seuls quelques petits faits peuvent être signalés : un incendie spectaculaire mais sans conséquences dans l'usine Peugeot où nous sommes cantonnés à Sochaux, des morts occasionnés par l'explosion accidentelle d'un obus de mortier, des dîners en ville très sympathiques dans les familles alsaciennes, enfin un grand défilé, le 18 janvier, devant le Général de Lattre, dans la cour du château de Montbéliard, à l'occasion de la décoration du Général US Wilson.

Pour libérer entièrement la France il faut éliminer la poche allemande de Colmar. Le 1er CA par le Sud et le 2e CA par le Nord vont s'y employer.

Le 20 janvier, le Général de Lattre lance sa grande offensive. Nous sommes mis en alerte et après un départ précipité en camions, nous traversons Belfort et Altkirch avant de débarquer dans un village près de Mulhouse à 9 km du Rhin et à proximité du front.

Nous cantonnons dans les maisons. L'artillerie donne tout près. La neige tombe en abondance. Nous sommes sous tension. Bientôt, à nouveau le baroud...

Le 23 janvier, alerte de nuit. J'ai 21 ans ! Nos sacs marins repartent, ce qui signifie notre engagement immédiat. Les camions nous font effectuer des détours à titre de diversion, puis nous déposent dans la banlieue Ouest de Mulhouse, vers Dornach. Les chocs, dans le

cadre du CC1 (2 escadrons du 2e Cuir, 1 Peloton de TD (9e RCA et 1er Bataillon de Zouaves sous le Cdt du Colonel Durosoy), sont en appui de la 9e DIC.

La mission est de s'emparer de l'ensemble Mines de potasse- Cité de Richwiller, sur l'axe Mulhouse-Thann. Il fait très froid (-25° la nuit), la neige, épaisse, a l'avantage de recouvrir les mines indétectables ennemies.

Pour nous camoufler, nous nous faisons donner des draps de lit dans les maisons : nous sommes ainsi moins visibles sur le glacis, étincelant de blancheur. Nous progressons lentement en dépit de champs de mines, de tirs de mortiers et d'obus fusants et de tirs d'armes automatiques en provenance de Richwiller et de bois autour. Le capitaine de Fougerolles, debout, insouciant du danger, fustige ou encourage ceux qui hésitent à se lancer sur ce glacis peu engageant. Il est bientôt blessé, évacué et remplacé par le capitaine Jouandet. Il y a quelques pertes mais Richwiller est conquis. Les allemands se replient dans la forêt en abandonnant quelques prisonniers.

Nous occupons les maisons de la cité face à la forêt, à raison de 1 groupe par villa, chacune bien garnie de vivres (conserves et confitures).

Je me souviendrai toujours de cette nuit et de la journée du lendemain. Nous sommes en 1ère ligne à proximité immédiate d'un ennemi puissant et agressif : il s'agit de la Brigade Blindée Feldenhalle, 1 Bataillon de chars lourds et 1 bataillon de la 716e Division d'Infanterie.

Nous occupons une villa avec 1 guetteur au 1er étage et tout le reste du groupe dans le sous-sol, le fusil-mitrailleur en batterie devant un soupirail. Le caporal Boucard, chef de pièce, est aux aguets, la tension extrême.

Toute la nuit, nous entendons des bruits divers : moteurs de chars qu'on réchauffe, tirs sporadiques de lance-roquettes multiples allemands... Nous apprenons qu'un déserteur alsacien de l'armée allemande annonce une violente contre-attaque ennemie prévue à l'aube à 7h.

Des tirs d'arrêt de notre artillerie sont aussitôt planifiés sur notre première ligne, à la même heure. Compte tenu du danger dû à la dispersion des coups, l'ordre d'évacuer les premières maisons est reçu, puis arrive le contre-ordre : il faut « s'enterrer » au maximum.

Le 24 janvier, à 7h, comme prévu, les allemands lancent une très violente contre-attaque avec

> Mémoires d'Anciens

un Bataillon de grenadiers, appuyés par des chars « Tigre » et de l'artillerie. Les obus pleuvent. Alors, toute l'artillerie du 1er Corps d'Armée (40 canons de 155 et 15 Gun de 203 US) exécute un terrible tir arrêt sur les lisières du village et de la forêt, juste sous nos yeux. Les chuintements des projectiles et les explosions se mêlent dans un concert assourdissant. Le résultat est hallucinant, tel un tremblement de terre. Le bois devant nous disparaît sous les éclairs et la fumée.

Réfugiés dans la cave de la villa, nous voyons s'approcher 3 chars « Tigre » allemands, environnés de fantassins. Notre FM fauche les voltigeurs ennemis. Un char pivote sa tourelle, nous nous aplatissons au sol et il nous envoie un obus perforant qui enfle le soupirail et ressort par l'autre mur de la villa. Il n'y a pas de blessés, mais un nuage de plâtras et un peu d'émotion... Des chars amis interviennent.

Un Sherman, touché de plein fouet, explose, sa tourelle montant à 30 m en l'air en tournoyant. Le char « Orléans III » se faufile alors derrière notre villa et entreprend un jeu de cache-cache mortel. Il réussit à tirer de flanc à 200m un « Tigre » qui est détruit.

Bilan : 3 « Tigres » détruits et 2 « Sherman », quelques blessés dans la compagnie, notamment par mines anti-personnel en bois.

Les tirs d'artillerie amis ont littéralement haché le Bataillon ennemi dont quelques hommes se replient en désordre.

Nous sommes contents. Nous avons rempli la mission. Le 25 janvier 1945, après une consolidation de nos positions, les combats se déplacent vers les autres mines de potasse et la Cité Anna. Nous sommes relevés et rejoignons à pied Dornach où nous cantonnons chez l'habitant. Les pertes du Bataillon se montent à 50 à 60 hommes.

En conclusion, je pense que les jeunes volontaires de Janson-de-Sailly, comme les « Marie-Louise » de Napoléon, malgré leur inexpérience militaire, auront vécu une magnifique épopée de Paris à Lindau et démontré qu'avec du courage, de l'ardeur, de l'enthousiasme et de la vraie camaraderie, qualités essentielles de la jeunesse, il est possible de se surpasser et d'aller loin et même très loin...

> Mémoires d'Anciens

Par André ESCARRA

Saint Martin : 2 anecdotes

1°) Printemps 1934

Lors des travaux d'excavation d'un terrain proche de l'Abbaye, les pelles firent ressortir de nombreux ossements humains, visiblement très anciens (peste de 1350 ?). Quelques élèves de 4ème, dont moi, un jeudi, regardaient les travaux. Amusés, ils prirent quelques crânes et tibias et commencèrent à jouer aux quilles avec. Prévenu, le Père Duprey arriva et ne put réprimer un sourire mais leur demanda d'arrêter en leur disant : « n'oubliez pas qu'ils furent chrétiens comme nous ! »

Puis, ayant fait creuser une fosse, il leur demanda de ramasser tous les ossements qu'ils pouvaient trouver et de les mettre dans celle-ci.

Puis, il fit une rapide bénédiction avant qu'on la recouvre de terre.

2°) Algérie : 22 avril 1961 : Putsch des Généraux

Directeur de banque, étant dans mon bureau au Maurétania dans le centre d'Alger, tôt le matin, je vois arriver Jacques Coup de Fréjac. Je savais qu'il était chargé de la communication du Gouverneur mais il ne m'avait pas fait signe.

Il me dit : « les militaires venant m'arrêter ce matin vers 6 heures, j'ai pu m'enfuir en sautant d'une fenêtre par derrière mais sans rien emporter et je suis sans un sou, peux-tu me dépanner ? » Je lui ai répondu : « évidemment, combien veux-tu ? ». Il me donne son chiffre mais quand j'offre de l'aider à se cacher, il me dit qu'il avait un refuge !

Trois jours après, le putsch réprimé, il me rendait mon argent en me remerciant : Solidarité de Saint Martin.

> Mémoires d'Anciens

En 1933, à l'issue d'une longue discussion au cours de laquelle son pool bancaire, dirigé par le Crédit Lyonnais, accorda au Père Duprey un important crédit pour acheter l'Ermitage et faire de nouveaux travaux. Mon père, alors directeur général de cette banque, lui dit : encore une condition ! Vous prenez mon fils André à la rentrée.

C'est ainsi que début Octobre, je rentrai en 4ème à l'Abbaye, à l'âge de 12 ans, accueilli par le Père Dabosville.

Fondé en 1929, Saint Martin devait répondre aux désirs de parents d'élèves, notamment de Lyon, du Nord et de Paris, qui souhaitaient mettre leurs enfants dans une école moderne s'inspirant des « Public School » anglaise et de l'école des Roches, mais catholique. L'oratoire ayant une grande expertise répondit à leur appel en chargeant un jeune professeur de Saint Lô, le Père Duprey, de tenter cette création.

En 1933, l'Ecole avait déjà beaucoup grandi, mais était encore une école de modèle classique : division par classes, les plus grandes au Château, les moyennes à l'Abbaye, les petites dans une nouvelle maison. Les internes dormaient dans de grands dortoirs. Les cours étaient donnés dans les bâtiments, suivis d'études surveillées. Sans être militaire, la discipline était stricte. Le Père Gay, préfet, semblait assez sévère ! En revanche, il y avait un certain nombre de surveillants assez amicaux.

Une des grandes qualités de l'Ecole était son corps professoral, avec des professeurs comme Messieurs Bondat, Monoury, Henry, le RP Chrétien... qui savaient intéresser leurs élèves.

Le bâtiment central regroupant réfectoires et cuisines, chapelle souterraine, infirmerie, lingerie... existait déjà. La salle à manger surprenait par son aspect convivial, avec ses tables nappées, dont celle du Père Duprey. On sentait déjà l'ouverture d'esprit des dirigeants de l'école.

Mon expérience personnelle le démontra. Très malheureux d'être interne après avoir eu une trop belle liberté, je fis une première fugue en novembre, puis une seconde début décembre. A 12 ans, je ne réalisais pas l'anxiété que je pouvais causer. Heureusement, partant par la porte des externes, me mélangeant à eux à 16 heures, trouvant un train peu après, j'étais chez mes parents vers 18 heures qui pouvaient rassurer le collège. La première fois, on ne me dit rien. La seconde fois, je fus retenu un jour lors des vacances de Noël (excellent souvenir).

En rentrant de vacances, on ne me fit ni sermons, ni réprimandes. Au contraire, les Pères Duprey et Dabosville s'intéressèrent à moi : ce dernier m'autorisa à monter dans sa chambre après le déjeuner, à lire ses journaux ou ses livres, même à fumer ! Il me retira du dortoir. Le Père Duprey me mit à sa table près de lui et me prêtait son journal, La Croix. Nous avions des conversations passionnantes. Au bout d'un mois, je rejoignis le groupe, jusqu'en 1938.

Le 6 février 1934, un assistant rentrant de Paris nous dit : « il y a des émeutes, la troupe tire sur la foule, Place de la Concorde et il y a des morts ! » Nous avons été inquiets pour nos familles.

A la rentrée de 1934, une surprise nous attendait : la réforme était lancée ! Inscrit à l'Ermitage, je fus conduit par une petite allée serpentant dans un pré, dans cette très belle villa entourée d'un parc, avec de vastes communs. A l'intérieur, de grands salons, de nombreuses chambres... On me conduisit à mon lit, situé dans la salle à manger, au rez-de-chaussée, avec 6 autres camarades. Nous fûmes accueillis par le chef de maison, Monsieur Chauvin, que nous estimions beaucoup comme professeur d'anglais.

Une autre surprise fut que, si nous retrouvions quelques élèves de notre ancienne 4ème, la plupart était dans les autres maisons. Par contre, nous côtoyons des camarades de classe allant jusqu'aux terminales, soit de 13 à 19 ans. Grâce au chef de maison, ces différences d'âges furent très enrichissantes et le point de départ de grandes amitiés.

Nous devons beaucoup à M. Chauvin d'avoir su inculquer un « esprit maison », ayant une autorité discrète mais efficace, connaissant bien ses élèves qu'il recevait volontiers dans son bureau, communiquant avec eux, par exemple, lorsqu'on lui rendait un livre qu'il nous avait prêté, il fallait en discuter avec lui !

Il n'y avait pas de surveillants ; quelques règles et quelques corvées mais aussi une très grande liberté : autodiscipline et autogestion.

Nous nous sommes très vite habitués. Le sport, dont la pratique peu développée auparavant, devenait une priorité avec l'aménagement de la grande pelouse du Château et la construction du portique. Le jeudi et le samedi après-midi, on se défiait entre maisons. A la belle saison, à l'Ermitage, on se réveillait à 6 heures 10 au lieu de 6 heures 20 pour un « décrassage » inspiré de la méthode Hébert.

> Mémoires d'Anciens

En 1937, l'Ecole remporta un grand succès dans le Brevet Sportif Populaire !

Une particularité de l'Ermitage était « le Maquis de la mère Collignon », l'Ecole n'ayant pas acheté tous les terrains à l'ancienne propriétaire, il restait une partie boisée allant jusqu'à l'Oise, qui, bien qu'étant interdite, était assez fréquentée pour fumer ou voir les oiseaux et quelques vipères.

Un des seuls reproches que nous faisons à l'Ecole était un trop court week-end. En effet, si en semaine l'Ecole n'imposait pas trop de pratique religieuse, il était recommandé d'assister à une messe basse par semaine, et de préférence, servir l'un des 10 prêtres présents à l'Ecole. Le dimanche, il y avait une messe basse le matin et une Grande Messe à 10 heures. Les cars pour Paris nous attendaient pour partir. Nous rentrions le lundi par ces mêmes cars, stationnés

près de la Porte Maillot devant le Luna Park (aujourd'hui Palais des Congrès) à 7 heures du matin. Cela nous laissait peu de temps chez nos parents.

Nous faisons un peu de politique. En 1936, des lycéens de Pontoise voulaient que nous fassions grève et certains élèves étaient favorables, mais nos chefs de maison, en général démocrates-chrétiens, nous dissuadèrent.

Je quittais Saint Martin fin août 1938 (j'avais été recalé au bac philo en juillet) après un mois de révision conduite par M. Amoudru traitant seul toutes les matières. Tous ses 15 élèves dont 5 extérieurs furent reçus en septembre.

Je garde surtout le souvenir d'un homme extraordinaire, le Père Duprey, qui est certainement « Modération, Pondération », l'homme qui m'a le plus influencé dans ma vie.



Les résidents de «l'Hermitage» en 1937 - Chef de maison : Adolphe Chauvin

> *Regard sur nos associations*

Chers adhérents de notre belle Association de St Martin de Garoua soutenue par l'association des anciens de Saint-Martin

50 ans de sacerdoce et de vie missionnaire au Nord-Cameroun ! A cette occasion et pour vous remercier de votre engagement à nos côtés, je me souviens...

Quand je suis arrivé au Nord-Cameroun en fin 1964, un énorme travail missionnaire avait déjà été accompli depuis 1946 par nos premiers pionniers. Le Nord n'était pas musulman comme on le disait, de nombreuses tribus animistes pouvaient être très réceptives à l'Evangile. J'ai vécu mes 20 premières années à Yagoua, chez les Massa (dont j'ai appris la langue), au contact d'un saint en chair et en os : un enfant du pays devenu Chrétien puis catéchiste puis diacre permanent de diocèse de Yagoua en 1975 : Michel Jpbtusia. Avec lui, j'ai beaucoup appris... il est décédé en 2005.

Le Cameroun faisait entre 5 et 6 millions d'habitants. Il en compte 20 aujourd'hui. AHIDJO en fut le président de 1960 à 1982. Et depuis, c'est Paul BIYA. Le pays est en paix mais... l'horizon s'assombrit...

En 1964 nous étions 120 Oblats français, canadiens... Actuellement, 150 ! Dont plus de 40 jeunes étudiants (plus les novices) dont vous soutenez la formation. Nous ne sommes plus que sept Français et douze Polonais. Notre succession est assurée. J'ai participé pendant 15 ans à l'éveil des vocations et au suivi des jeunes qui voulaient devenir Oblats. Quelle joie de voir naître ces vocations !

Voilà bientôt 70 ans que nous sommes au Nord ! Le temps a passé ! Le monde a changé, le Cameroun aussi ! L'évangile a été annoncé dans toutes les langues. Un peuple nouveau s'est levé dans cette région grande comme 30 départements français : le peuple de Dieu ! J'ai moi-même participé à la première annonce de l'Evangile chez les Mousgoums en 1967 : 10 ans plus tard fut baptisé le 1er Mousgoum. Et en 2007, le 1er prêtre ordonné ! La parole annoncée contient une force divine...

Toutes les ethnies ont été touchées par l'Evangile : Jean-Paul II s'en est étonné quand il est venu à Garoua en 1985. Puis, second miracle, sont venues les vocations. Evêques, prêtres sont aujourd'hui camerounais, tchadiens, nigériens. Dans sa générosité, le Seigneur a dépassé toutes nos espérances.

Quand je suis arrivé, le Nord était sous

administration musulmane : les Foulbés, ethnie qui a conquis le Nord-Cameroun au début du 19ème siècle, étaient au pouvoir : le Nord était leur fief. AHIDJO, lui-même musulman du Nord, n'a jamais nommé dans le Nord de sous-préfets, préfets autres que musulmans. En 1984, après une tentative de coup d'état, Paul BIYA a très judicieusement divisé la Province du Nord en 3, et commencé à nommer indifféremment dans tout le pays des musulmans ou des chrétiens. On a vu des chrétiens arriver au Nord dans toutes les administrations et venir à la messe le dimanche. L'Eglise de Nord s'est mise à respirer !

Mais 1984, l'Eglise a enduré de nombreux sacrifices : chapelles brûlées, catéchistes frappés ou emprisonnés, lieu de culte refusé etc... Si un chrétien voulait entrer dans l'Administration, il devait se convertir à l'Islam. Les ethnies animistes du Nord étaient pour les foulbés des « Kirdis », c'est-à-dire des « incroyants ». Voilà un des facteurs qui a facilité la propagation de l'Evangile. Car les Kirdis ne s'y sont pas trompés : quand ils ont vu arriver les missionnaires Oblats, ils ont reconnu en eux des hommes qui les respectaient, respectaient leurs coutumes, apprenaient leurs langues, qui se dévouaient à eux, et la Parole qu'ils apportaient était une parole d'amour, de respect, de liberté. Ils ne voyaient pas cela chez les Foulbés... qui cherchaient plutôt à les islamiser. Il y a eu certes des conversions à l'Islam ! Souvent intéressée !

La société traditionnelle était autrefois close sur elle-même, menacée par la famine, mais elle était homogène et cohérente : les animistes croient en un Dieu créateur et père de tous les hommes.

En 50 ans, l'évolution a été très forte : fuite des jeunes vers les villes (pourtant le pays est agricole), recherche de l'argent facile : vol, banditisme chez les « petits », détournement et corruption chez les « grands »... et les « moins grands »... toutes les classes sociales sont atteintes par la corruption.

L'éducation a joué un grand rôle : à l'arrivée des oblats en 1946, il y avait 70% de scolarisés au Nord. Les missionnaires ont ouvert des écoles partout et un collège secondaire : il fête ses 60 ans cette année. Les enfants du Nord, de familles pauvres, y ont été accueillis qu'ils soient catholiques, protestants ou animistes. L'intuition de Mgr Plumey (Oblat, 1er évêque de Garoua, assassiné en 1991) était de faire naître dans le Nord les élites dont le pays avait besoin. Pari réussi !

La santé a fait des progrès considérables : la

> *Regard sur nos associations*

mission et le gouvernement ont créé partout des dispensaires et hôpitaux. Les religieuses ont fait un travail considérable : grâce à la PMI et aux vaccins, la mortalité infantile a baissé, l'espérance de vie a augmenté. C'était avant le sida...

La famille traditionnelle était très unie. Aujourd'hui il y a comme une distorsion entre les Anciens et les jeunes. Mais la famille élargie compte toujours pour beaucoup. L'ethnie reste encore la référence de base mais une conscience camerounaise est née. Le Français et l'Anglais sont des langues officielles, mais les langues maternelles sont encore vivaces.

Le Camerounais est un homme religieux. La Christianisation a progressé à grands pas : l'immense diocèse de Garoua a été divisé. Trois diocèses sont nés. Alors qu'avant chaque « mission » travaillait isolément, nous avons commencé une vraie pastorale diocésaine d'ensemble. Nous avons connu une période de vitalité et de créativité fantastique. Nous avons mis l'accent sur la formation des catéchistes et des responsables de communautés : des centres de formation sont nés. Aujourd'hui, chaque année, dans chaque diocèse, il y a environ 1000 baptisés adultes, sans compter les petits enfants. Les communautés grandissent vite. Heureusement les vocations ont suivi : diocésaines, religieuses, masculines, féminines. Des nouvelles paroisses ont été créées.

Toute cette évolution et éducation de la foi s'est faite grâce au Concile Vatican II. Ses enseignements tout frais ont donné un souffle nouveau. Le « développement de tout homme et de tout l'homme » est devenu le refrain de toutes les sessions de formation. Des écoles rurales, un

collège technique ont été créés par les oblats. Il s'est fait un travail de conscientisation dans les villages par la JAC (jeunesse agricole chrétienne), par les CDD (comités diocésains de développement) et les Comités Justice et Paix. Les mouvements de jeunes ont proliféré. Les COP'monde (mouvement d'action catholique des enfants) sont présents dans toutes les paroisses. On trouve parmi leurs leaders ainsi que dans les groupes paroissiaux de servants de messe, beaucoup de vocations.

Une équipe d'Oblats s'est mise à la disposition des paroisses qui voulaient vivre un « temps de réveil de la foi ». Ce qui a fait naître dans les paroisses les CEV « Communautés Évangéliques de Vie » : la communauté chrétienne n'est plus basée sur l'ethnie mais sur le quartier : tous les baptisés d'un même quartier, quelle que soit leur ethnie, se trouvent chaque semaine pour une rencontre de prière, de réflexion sur l'action de la communauté dans le quartier.

Le visage de l'Eglise est celui d'une Eglise jeune, dynamique, vivante, les messes dominicales sont joyeuses. Quel sera l'avenir de l'Eglise ? Cela dépend de la vitalité que manifesteront les pasteurs (évêques, prêtres et religieux), de la place que l'on saura donner aux Laïcs, de l'attention qu'on portera aux plus pauvres et de l'heureuse conjonction de la prière et l'action apostolique. Des temps peut-être plus difficiles arrivent : la guerre contre Boko Haram est déclarée au Nord. Les chrétiens commencent à prendre peur. Sauront-ils être forts dans leur foi ? Prions pour cette jeune Eglise

François Carpentier omi

> *Vingt ans de vie à Saint-Martin et après*

Je lis régulièrement et avec le plus grand intérêt « Extra Muros » et c'est avec une grande joie que j'ai accueilli la demande de Jean-Pierre Lunel qui se dévoue tellement à l'Association des Anciens, d'écrire un article pour Extra Muros. A la réflexion, il m'a semblé même si des Anciens que je revois de temps à autre le savent, qu'il serait bien de faire connaître à tous ceux qui m'ont connu en particulier ce que j'ai vécu depuis 1985, date de mon départ. Oh, qu'ils soient rassurés, je ne vais pas décrire ce parcours pour me mettre en avant. Loin de là, mais il se trouve que toutes les charges qu'on m'a demandé d'assumer ne sont pas le résultat d'une demande personnelle mais la réponse à un appel.

Ceux qui étaient alors élèves à Saint-Martin savent sans doute que j'ai quitté la charge de chef d'établissement parce que les Oratoriens m'ont élu Supérieur Général de l'Oratoire. Cette charge, je l'ai assumé pendant deux mandats successifs. Ce n'était pas une charge facile et simple même si ma relation avec les pères s'est en général bien déroulée. Mais l'Oratoire comme la plupart des congrégations et des diocèses de France découvrait peu à peu l'ampleur de la crise qui affectait l'Eglise : baisse de la pratique religieuse et diminution radicale du nombre de prêtres. Quand je suis arrivé à Saint-Martin, il y avait huit Oratoriens qui œuvraient aux côtés du Père Dabosville.

Aujourd'hui il demeure, et c'est encore heureux, un aumônier à temps partiel. J'ai pour parler de la crise avancé la baisse de la pratique religieuse et la diminution du nombre de prêtres. Mais heureusement le Concile de Vatican II nous avait donné les bases d'un vrai renouveau. Cela étant, il le faut mettre en œuvre et ce n'est pas facile dans une société aux formes culturelles éclatées. Cela demande une intense réflexion. Mon propos n'est pas de m'y attacher dans cet article.

Pendant ces années de

supériorat, j'ai été appelé par les évêques de France à exercer la charge de secrétaire du Comité Episcopal pour les relations avec le Judaïsme, charge que j'ai exercée pendant douze années. Certains vont peut-être se demander pourquoi une telle charge, qu'est-ce qui m'y avait préparé. C'est le Père Dabosville, très attaché à ce dialogue mais toujours discret dans ce qu'il faisait en dehors de Saint-Martin, qui m'a mis en relation avec le Père Dupuy OP alors premier secrétaire de ce Comité. Quand ce dernier m'a demandé de venir travailler avec lui, je lui ai dit que je n'avais aucune formation à ce sujet et il m'a répondu : « Tu apprendras ». Par contre, ce qui est vrai, c'est que j'avais un réel intérêt pour le dialogue entre Juifs et Chrétiens que le Concile avait initié et cela rejoignait une expérience que j'avais vécue en 1961 lors d'un premier voyage en Israël à l'initiative d'un Père Oratorien qui avait brièvement travaillé à Saint-Martin et qui était devenu aumônier des étudiants de l'ENSET. Intéressé par le dialogue œcuménique, j'ai souhaité vivre pendant une semaine dans un kibboutz religieux, ce qui m'a plongé dans la vie religieuse d'une communauté juive, prière, repas, shabbat et même un mariage. Par ailleurs professeur d'histoire-géographie en classe terminale, j'enseignais modestement ce qu'on appelle aujourd'hui la Shoah.



Au cours de mes années de secrétariat, j'ai été confronté à de nombreux problèmes qui ont failli faire échouer le dialogue : l'affaire du Carmel d'Auschwitz où des religieuses s'étaient installées dans le vieux théâtre touchant à Auschwitz I, lieu du dépôt du gaz Zyklon B, ce qui faisait écrire à un historien juif : Vous chrétiens, vous n'avez pas réussi à nous convertir vivant et maintenant vous voulez convertir nos morts. D'autres affaires ont surgi comme le projet soutenu par l'Opus Dei de béatifier la reine Isabelle

> *Vingt ans de vie à Saint-Martin et après*

la Catholique, une sainte femme, mais qui avait expulsé 150 000 juifs d'Espagne en 1492. Au cours de ces années, j'ai travaillé étroitement avec le Cardinal Decourtray et surtout le cardinal Lustiger, grâce auxquels ces difficultés ont pu être surmontées. C'est ce qui m'a conduit à aller très souvent à Auschwitz Birkenau.

En 1999 ayant achevé mes charges de Supérieur Général et de secrétaire du Comité Episcopal, je suis retourné à l'aumônerie de Saint-Martin, de Saint-Erembert et de Juilly pendant deux ans, ce qui m'a beaucoup intéressé. Puis la retraite officielle étant venue, j'ai pour la première fois choisi de venir vivre dans une paroisse : la Paroisse Sainte-Thérèse de Boulogne alors tenue par les Oratoriens. Comme j'ai souvent prêché dans des paroisses à Pontoise, je désirais avoir une relation plus large que celle des jeunes même si évidemment je ne la regrettais d'aucune manière.

Devenu prêtre à la disposition de paroisses, les circonstances m'ont valu cependant de continuer à participer au dialogue entre juifs et chrétiens, à la demande même du Cardinal Billé alors président de la Conférence Episcopale. Et c'est pourquoi il m'a été demandé d'aller faire des conférences dans une multitude de diocèses de France. Supérieur Général, j'avais prêché des retraites à des prêtres diocésains, à des

séminaristes à de nombreuses reprises à la veille de leur ordination diaconale. Et surtout, au début de ma retraite, j'ai assuré pendant plusieurs années un cours d'introduction au judaïsme au Collège des Bernardins et au séminaire d'Issy les Moulineaux. Depuis deux ans à cause de problèmes de santé qui m'ont retenu trois mois à l'hôpital, il m'a semblé sage d'arrêter ces cours et ces conférences. C'est dans ce temps de retraite que j'ai initié le train de la Mémoire sur lequel j'ai écrit un article pour Extra Muros en 2006. Il a signifié pour moi le désir intense de toujours rencontrer des jeunes.

Un mot pour clore ce trop long exposé. Plus de 5 000 jeunes ont participé au train de la Mémoire, le dernier organisé ayant eu lieu en novembre 2014. Cette expérience et le témoignage des jeunes des années après me font porter sur cette jeune génération un regard positif comme le regard de Jésus sur tous ceux qui souffraient et venaient à Lui. Pour clore le cheminement de ma vie de prêtre que je viens de vous relater, je citerai deux réflexions d'une jeune fille :

« J'aimerais pouvoir penser que l'homme a compris son erreur... »

« J'ai besoin de refaire ce cheminement pour tenir debout. »

Jean Dujardin